



Guynemer

Six jours plus tard, nouveau combat contre deux Fokkers. Guynemer en abattit un, l'autre endommagea son appareil.

Le combat qui se livra alors vaut qu'on le raconte :

Guynemer s'approcha à dix mètres de son ennemi, en virant sur l'aile. Mais l'Allemand n'avait pas froid aux yeux. Il vira sur l'aile lui aussi. Ce fut un tournoiement dans un rayon restreint des deux appareils cherchant chacun la place vulnérable de son adversaire.

Le ressort de la mitrailleuse de Guynemer se brisa. Après le vingt-et-unième coup il ne put continuer à tirer. Alors il prit la résolution audacieuse de foncer sur l'ennemi et de le contraindre à atterrir.

Ceci n'eut pas l'heur de plaire au «Boche», qui s'en fut en toute vitesse vers son camp. Guynemer descendit ayant plus de 50 blessures à son appareil.

Le jeune homme était animé d'une ardeur sauvage, qui le poussa à poursuivre son ennemi jusqu'à l'avoir abattu et cette ardeur s'accroît encore à chaque victoire.

Le 24 décembre, le jour de son 21^{me} anniversaire, il reçut la croix de la Légion d'Honneur, avec la citation suivante :

«Pilote de grande valeur, modèle de dévouement et de courage.»

Comme toujours, Guynemer fut très heureux d'avoir cette distinction. Il possédait déjà le Cordon rouge, le Cordon jaune, et la Croix de Guerre rouge et verte, avec quatre palmes.

Il était, de toute l'armée, le plus jeune soldat qui avait obtenu tant de distinctions, mais il était aussi le plus intrépide.

Il ne se passa presque pas de semaine que Guynemer n'abattit pas son Boche. On les vit s'effondrer, au milieu d'un nuage de flammes et de fumée.

Le jeune héros sema la mort et le feu dans les airs

et il n'était encore qu'au début de sa glorieuse carrière.

Lorsque Verdun fut serré dans les griffes d'acier de la brute, qui lança d'innombrables hordes contre la position fortifiée, afin de se frayer un passage vers Paris ; lorsque la situation devint critique en cet endroit, les «Cigognes» furent aussi envoyées en renfort, dans cette région où elles eurent à lutter contre les avions allemands très perfectionnés.

En se rendant à Verdun, Guynemer abattit son huitième Boche. Les Albatros, les Fokkers, les Agos, et d'autres appareils grouillèrent au-dessus de la région des armées. Les «Cigognes» entreprirent la chasse contre les vautours allemands, qui disparurent bientôt du front français.

Au-dessus de Revigny, Guynemer accepta le combat contre cinq appareils allemands. Mal lui en prit. Les Allemands l'encerclèrent bientôt. Le jeune homme s'abattit comme un aigle blessé : son appareil reçut des blessures à plusieurs endroits ; lui-même reçut un éclat d'aluminium dans le visage, d'autres projectiles se logèrent dans sa mâchoire — dont on ne parvint pas à les extraire ainsi que dans sa joue droite et sa paupière gauche — sans toutefois heureusement toucher l'œil : sa tête était criblée de petites blessures saignantes. De plus, il avait reçu deux balles dans le bras gauche. Il fut aveuglé par le sang. Mais il ne perdit pas son sang-froid et descendit à une vitesse vertigineuse. A moitié assomé, couvert de sang, les ailes de son appareil effilochées et le fuselage brisé, il réussit à atterrir : on dut le transporter à l'ambulance.

Il resta six semaines à l'hôpital et revint à moitié guéri à son escadrille, comme sous-lieutenant. Mais bientôt il s'aperçut que son bras était encore très enflammé et que de nombreuses blessures commençaient à suppurer : on fut forcé de renvoyer le bouillant jeune homme pour qu'il aille se soigner. Il retourna dans sa famille. Le pacte qu'il avait conclu avec sa sœur Yvonne fut encore observé. Par beau temps il courut à son appareil à Vauciennes.



— Que cette croix est lourde et que la route est mal pavée !

La première fois qu'il rencontra un Allemand depuis sa blessure, il eut une étrange impression. L'Allemand lui tira dessus. Guynemer n'eut pas le courage de riposter. Il laissa l'Allemand vider ses chargeurs et lui, le jeune homme toujours si énergique, ne riposta point. Il laissa repartir l'ennemi.

Que se passa-t-il en lui ?

Il revint à la maison. Il faisait encore grand matin. Il éveilla sa sœur qui comprit bientôt qu'il manquait quelque chose chez son frère. Elle le questionna :

— Les camarades m'avaient bien prévenu, répondit-il qu'on éprouve dans ce cas là une impression très désagréable.

— De quel cas ?

— Lorsqu'on remonte après avoir été blessé et qu'on rencontre un Boche. Tant qu'on n'a pas été blessé, on n'imagine pas qu'il puisse vous rien arriver. Quand j'ai vu ce Boche ce matin, j'ai connu quelque chose de nouveau. Alors...

— Aiors, qu'as-tu fait ?

— Eh bien, j'ai résolu de me soumettre à son tir. Froidement.

— Sans riposter ?

— Bien sûr : Je me suis donné l'ordre de ne pas tirer. C'est comme ça qu'on dompte ses nerfs, petite sœur. Les miens sont bien domptés. J'en suis maintenant le maître absolu. Le Boche m'a sonné de cinq cents coups pendant que j'évoluais. Il fallait ça : Je suis content.

— C'est bien, Georges, murmure-t-elle enfin.

Guynemer se tut. Plus tard il raconta que cette matinée avait décidé de sa vie. Sans cet effort il aurait été perdu comme aviateur. Lorsqu'il fut rétabli, il fut envoyé, lui et ses compagnons, dans la Somme où le ciel était presque entièrement obscurci par les appareils allemands.

Dès le premier jour qu'il monta avec son monoplane Nicuport il livra déjà un combat. Pendant

trois heures entières il avait été à la recherche d'un adversaire ; lorsqu'il le rencontra enfin il ne lui restait plus d'essence.

Il engagea cependant le combat. L'Allemand était agressif et courageux ; il arracha un morceau de l'hélice de Guynemer et brisa deux cables de la cellule droite. Celui-ci eut tout juste encore le temps d'atterrir et il échappa ainsi à une mort certaine.

Depuis ce jour, il n'était presque plus jamais à terre. Il livrait bataille au grand matin : il montait en l'air pendant l'avant-midi ; il remontait encore l'après-midi et avant la tombée du jour il avait engagé quatre ou cinq combats. Il n'avait jamais peur et ne se laissait jamais effrayer par le nombre de ses adversaires. Plus d'une fois il attaqua toute une escadrille composée de 11 appareils et il accepta rarement le combat d'un seul avion...

Plus d'une fois aussi, il revint avec un avion mutilé aux ailes criblées de balles. Il ne fut heureusement pas touché lui-même. Il n'en était pas de même pour ses adversaires. Guynemer était un ennemi téméraire et le nombre de ses victimes est difficile à fixer parce que, seuls les avions abattus étaient comptés comme « bons points... »

Entre Montdidier et Péronne il abattit tous les jours son Boche durant huit jours consécutifs. Mais le 23 septembre il fut lui-même touché, à 3000 mètres d'altitude, par un shrapnell français. Son réservoir à eau fut troué et en même temps fut arraché la toile supérieure de son plan droit. Il parvint tout d'abord encore à glisser doucement, mais l'équilibre était rompu. Ce fut la chute dans le vide. Tout se brisa et s'écrasa comme une boîte à allumettes, l'appareil se redressa, puis se renversa, puis il s'enfonça dans le sol comme un piquet. Il ne subsista que la queue.

Par miracle, Guynemer n'était même pas blessé, mais il s'en fut gronder la batterie qui l'avait mis en si vilaine posture. Un jour son escadrille était dans les airs. Elle croisa cinq appareils allemands, dont trois au-dessus d'elle et deux en-dessous. Le combat s'engagea avec les deux avions inférieurs. Soudain un des deux s'abattit en feu. L'escadrille s'adjudgea déjà la victoire, lorsque descendit le second ennemi puis un des trois supérieurs : alors Guynemer se montra aussi. Lorsqu'il eut atterri il dit :

« C'était, explique drôlement Guynemer, c'était mon premier qui tombait de « l'étage au-dessus » avec son terrible oiseau, il avait livré bataille aux trois de « l'étage au-dessus », et les avait successivement abattus.

Il fouilla les papiers de sa première victime, parmi lesquels il trouva une carte à moitié consumée avec ces mots :

« Je pense que tu as beaucoup de succès en l'aviation ».

Et maintenant il gisait là à moitié carbonisé. Les soldats, derrière le front, ont assisté à cette pluie d'avions allemands. Guynemer qui souffrait encore du genou depuis sa dernière chute, eut de la peine à grimper hors de son appareil. Un accourut pour l'aider. Les soldats le soulevèrent et le portèrent en triomphe sur leurs épaules.

Un général de division s'approcha et commanda sur le champ une revue en son honneur.

« Vous passerez la revue avec moi », dit-il.

Guynemer ne savait pas comment se conduire en pareille occasion et aurait voulu partir ; son genou lui faisait d'ailleurs mal.

— « C'est que je suis blessé, mon général.

— Blessé, vous ! C'est impossible. »

Quand on tombe du ciel sans se casser, on est sorcier, il n'y a pas de doute. Vous ne pouvez pas être blessé. Enfin, appuyez-vous sur moi ».

Il le prit par la taille du jeune homme et le porta pour ainsi dire. Dans les tranchées retentit l'hymne qui touche tous les cœurs !

« Allons enfants de la patrie !

Le jour de gloire est arrivé ! »



Pour la délivrance de l'Alsace (Punch).

La « Marseillaise ! » C'est leur salut à eux, leur admiration et leur gratitude. Les accords de l'hymne national sont comme des fleurs jaillissant de leurs poitrines.

Guynemer pleura.

Il fut forcé de prendre quelques jours de repos.

Au début d'octobre il fut de nouveau rétabli. L'ennemi opposa ses meilleurs aviateurs aux « Cigognes » les cioux étaient continuellement sillonnés par des avions sans nombre. Guynemer ne se soucia guère de cette abondance d'ennemis. Les Allemands claironnèrent aux quatre points cardinaux qu'ils étaient maintenant parvenus à dominer dans les airs.

Le 17 octobre Guynemer se battit contre trois monoplans, puis contre cinq. Il remonta une seconde fois et attaqua un biplan que vint secourir cinq monoplans.

Il serait fastidieux de décrire tous les combats que livra Guynemer ou même de les énumérer. Il ne se passa pas de jour sans qu'il ne se battit au moins une fois. Guynemer essaya beaucoup de revers, mais souvent aussi ses efforts furent couronnés de succès.

Ainsi arriva-t-il un jour que en plein combat sa mitrailleuse s'arrêta. C'était au-dessus des lignes françaises. Il se laissa tomber sur l'Allemand. Celui-ci tenta de s'échapper, mais Guynemer ne le lâcha point. C'était un jeu plein de dangers. Chaque fois qu'il passa près de l'appareil ennemi, l'observateur lui tira furieusement dessus. A 800 mètres le Boche leva les mains pour faire connaître qu'il se rendait et atterrit en territoire français.

Guynemer ne put malheureusement l'empêcher d'incendier son appareil, mais lorsqu'il fut descendu à terre il montra aux Allemands honteux sa mitrailleuse détraquée. Il avait vaincu ses ennemis étant lui-même désarmé !

Dans la région de la Somme, il abattit vingt et un appareils ennemis.

Alors son escadrille dut déménager en Lorraine ; il y obtint encore des victoires, puis, en avril de

l'année suivante les « Cigognes » furent envoyées à l'Aisne.

La suprématie des Allemands dans les airs était vaincue. Ils cessèrent totalement les randonnées au-dessus des lignes françaises. Il devint très rare qu'un seul d'eux s'aventurât encore à passer le front. Ils avaient réorganisé leur service de l'aéronautique. Mais malgré tout, les vides se firent terribles dans leurs escadrilles.

Les Allemands commencèrent à haïr Guynemer autant qu'ils le craignirent. Ils le calomnièrent.

L'un d'eux écrivit dans un journal allemand.

« Celui qui vole là-haut, c'est le célèbre Guynemer. Il est le rival des plus audacieux pilotes allemands, la gloire de l'aviation française, un « as » ainsi que les Français désignent leurs plus hardis combattants de l'air.

C'est un adversaire redoutable, car il est absolument maître de son rapide appareil et de plus excellent mitrailleur. Mais l'« as » n'accepte un combat dans les airs que dans les conditions les plus favorables pour lui.

Il survole les lignes allemandes à une altitude qui varie de 6,000 à 7,000 mètres, hauteur où ne peut l'atteindre aucun canon de défense anti-aérien.

Ses vols n'ont jamais un but d'observation car de cette hauteur il ne peut rien distinguer ; il ne peut même pas remarquer les mouvements des troupes allemandes.

Guynemer n'est qu'un aviateur de chasse qui attaque l'avion ennemi.

Dans ce domaine ses triomphes sont nombreux, bien qu'il ne soit pas un Richthofen. Il est prudent dans ses attaques.

Volant toujours, comme nous l'avons dit, à peu près à 6,000 mètres d'altitude, il attend qu'un avion s'élève des lignes allemandes ou y retourne. Alors il fonce sur lui comme un faucon et ouvre le feu avec sa mitrailleuse.

Qu'il réussisse à blesser l'adversaire ou que celui-ci, non touché accepte le combat, Guynemer se réfugie dans les lignes françaises à la vitesse de 250 km. à l'heure que lui permet son moteur très puissant.

Jamais il n'accepte le combat à armes égales. Chacun chasse comme il peut. »

Deux jours plus tard, Guynemer prouve que les Allemands, une fois de plus, ont avancé des mensonges. Pendant sa course du matin le « très prudent » Guynemer aperçut une patrouille de trois avions. Un contre trois ; les chances n'étaient donc point égales. Guynemer les attaqua et cinq minutes après, le premier appareil s'effondra comme une masse. Se retournant, il aperçut le second ennemi, lui tira dessus par en bas et, deux minutes après, il eut le plaisir de voir s'abattre celui-là aussi. Sur ce, Guynemer s'en revint à l'aérodrome. Vers midi, un audacieux Allemand survola le camp. Il se trouvait bien haut et était à peine visible pour un œil exercé même. En bas tous les aviateurs fixèrent le petit point noir, furieux de ne pas pouvoir l'atteindre. Tout le monde était présent, sauf Guynemer. Quelqu'un qui regardait avec des jumelles, aperçut un second point.

« — Voici Guynemer !

— Alors le Boche est f...

Guynemer s'abattit sur l'ennemi comme un ouragan. Il tira en arrière. L'Allemand piqua vers le sol. La première balle avait porté.

Le même soir le « très prudent » Guynemer monta en l'air, et au-dessus des lignes allemandes il incendia encore un Albatros. Ce fut la réponse du héros à l'article diffamatoire : quatre appareils descendus en un jour.

Il était le roi de l'air, le roi des aviateurs.

Lorsque Guynemer avait obtenu une victoire ; il l'annonçait, à l'atterrissage, par un ronflement de son moteur, sur l'air des Lampions. De cette façon chacun était averti à la plaine d'aviation. Quatre



Troupes canadiennes avec des Peaux Rouges, qui prendront part au combat.

victoires ! Tous ceux qui étaient libres derrière le front accoururent pour fêter le jeune héros. Il était tard dans la nuit. Guynemer s'était soustrait aux hommages des premiers arrivés : il était fatigué et était allé se reposer. Mais tout un cortège de gens, venus de loin, arriva comme une trombe. Le sol trembla sous leurs pas et l'air retentit de leurs hurras. Le commandant marcha à leur rencontre, leva les bras en l'air, et posant un doigt sur sa bouche, il demanda le silence : « Suusst ! Guynemer dort. »

Et ces milliers de gens se turent ; on entendit presque le battement de leur cœur ; ils s'en retournèrent.

Guynemer dort ! Leur petit enfant dort ! On ne peut pas l'éveiller !...

Ce fut là le plus bel hommage qu'on put lui rendre, et il clôtura dignement cette glorieuse journée.

Le lendemain soir il regna une grande animosité à la plaine d'aviation des « Cigognes ». Il était six heures et demie. Pas un nuage dans l'air ; le temps était superbe. Tout à coup, on aperçoit des petites tâches blanches, très haut. Une escadrille ennemie était parvenue à passer les lignes. Un, deux, trois, quatre appareils, encadrés par les nuages jaunes des shrapnells. Deux, trois Spad français les poursuivirent.

Les Boches accepteront-ils le combat ?

Guynemer, arraché de son sommeil, courut à son appareil. Les yeux sont fixés sur le point où les ennemis sont visibles. Il s'apprêta à monter, ainsi que le capitaine Auger et le lieutenant Raymond.

Trois Allemands se retournèrent et s'enfuirent précipitamment ; laissant leur camarade en plan. Ce dernier continua courageusement son chemin.

La bataille est déjà engagée, Guynemer ne parvient plus à contenir son impatience. Son moteur se met à vrombir et le voilà parti.

Arrivera-t-il encore à temps, lui et ses compagnons ?

La distance est énorme. Quatre, cinq kilomètres de hauteur. Les mitrailleuses tirent déjà en l'air. L'Allemand est habile, il tourne, il glisse, il essaie de se soustraire au feu de son adversaire. Celui-ci emploie tout son talent pour l'atteindre. Ils tournaient tous deux en de grands cercles. Alors l'Allemand crut devoir se retirer. Un autre Spad, puis encore un autre se sont levés. L'Allemand ressemble à un cerf aux abois. Il redouble ses efforts pour s'enfuir ; le spectacle devient intéressant. Le combat dure déjà un quart d'heure sans que personne soit touché. Guynemer et ses deux compagnons

sont arrivés en haut. Le Spad qui engagea le combat le premier se trouve en-dessous du Boche et lui tire dessus. On voit piquer l'appareil. L'Allemand est-il touché ? Non. Il parvient à se redresser et il s'enfuit. Mais Guynemer l'arrête. Sa mitrailleuse tire deux, trois coups. L'ennemi s'effondre et va s'écraser sur les rives de la Vesle.

Le soir descend doucement dans une teinte rosée, de petits nuages flottent à l'ouest, que le soleil couchant colore en mauve.

Les grands oiseaux retournent à leur nid. Les vainqueurs font la culbute ou la feuille morte en descendant, ils amusent tout le front. C'est une danse dans l'air, une danse des cieux, la chanson de gloire.

Guynemer est le dernier, il décrit de grands cercles. Il a enlevé son casque et ses cheveux flottent au vent ; le soleil couchant caresse son visage et met du feu dans ses yeux. Il descend comme un jeune dieu de la guerre, sur son visage rayonne la joie.

* * *

La boutonnière est fleurie de la rosette de la Légion d'honneur. Il fut promu au grade de capitaine. Le « Moniteur » est rempli de son éloge.

On le fêta, ce qui ne l'empêcha pas de monter par deux fois ce jour-là et de pourchasser l'ennemi qui vient profaner le beau ciel de son pays. Il fit même une chute et fut forcé d'atterrir avec un appareil démantibulé. Son chef le força d'assister à la manifestation publique d'hommage. Tout un régiment, avec le général Franchet d'Espéray en tête, était assemblé.

Le général s'arrêta devant le jeune héros ; il le regarda, heureux et fier, prononça l'éloge du brave parmi les plus braves, le toucha de son épée aux deux épaules, épingla la Croix d'officier sur sa poitrine et lui donna l'accolade. La musique joua « Entre Sambre et Meuse » et les troupes défilèrent. Le général examina l'avion détruit.

— Comment votre pied n'a-t-il pas été touché ? demanda-t-il à l'aviateur en lui montrant un des trous.

— Je venais de l'écartier, répond celui-ci avec son habituelle simplicité dans les miracles, la balle a passé pendant ce temps.

Le jeune aviateur avait obtenu la plus haute récompense. Mais loin de l'inciter à prendre un repos, ce fait augmenta son audace. Le jour suivant il détruisit trois appareils allemands. Ce fut le dernier exploit qu'il exécuta sur les bords de l'Aisne.



Prisonniers boches.

Les « Cigognes » furent envoyées dans le nord, où la bataille faisait rage, dans la Flandre française. Guynemer s'était surmené. Son système nerveux était ébranlé. Il fut transporté à l'hôpital, mais quand éclata l'offensive, il n'y eut plus moyen, de le garder au lit. Il lui fallait être auprès de ses compagnons et participer à l'offensive.

Toutes les batailles de la Somme et de l'Aisne ne semblaient plus des escarmouches, comparées à l'offensive gigantesque, qui venait d'être déclenchée. Guynemer quitta l'hôpital. Son Spad se trouva prêt et le même jour il descendit un Albatros géant, qui s'en fut s'écraser, entre Langemark et Roulers. Ce fut sa quarante-neuvième victoire officiellement contrôlée.

Le lendemain il obtint sa cinquantième. Il détruisit un appareil allemand au-dessus de West-Roozbeke, mais il avait reçu lui-même des projectiles dans toutes les parties de son avion. Le 17 août il descendit un Allemand au-dessus de Vladsloo.

Le mois d'août fut peu propice à l'aviation. Il y eut journellement des orages, il ventait et il pleuvait sans discontinuer. Guynemer ne s'en inquiéta point et brava même les intempéries. Des aviateurs belges et anglais vinrent lui rendre visite : il leur dit en badinant :

« Mon avion n'est qu'une mitrailleuse volante ».

Il prit soin de sa mitrailleuse. Il la nettoya chaque fois avant de monter et en entretenit soigneusement tout le mécanisme. Il ne se soucia point de soigner son appareil, abandonnant son entretien à ses mécaniciens. »

« Ce n'est pas avec des évolutions qu'on tue le » Boche. On le tue en tirant dessus le plus fort et le plus juste possible. »

* * *

Il avait depuis bien longtemps obtenu sa cinquantième victoire. Son audace s'accrut de jour en jour. Il se consuma complètement au service de sa patrie. Ses nerfs étaient trop tendus, un feu intérieur faisait bouillir son sang et accélérer les battements de son poulx. Il voulait abattre son boche

au jour fixé. Il força l'ennemi d'accepter le combat. Et si cet ennemi ne s'est pas montré à l'heure déterminée, il s'en fut le chercher chez lui dans des endroits très dangereux.

Mais une grande tristesse s'était emparé du jeune homme. Un pressentiment l'avait saisi.

— Quand on met le moteur en marche, je fais un signe aux camarades.

— Un petit signe, je l'ai bien vu. La poignée de main de l'aviateur. Cela veut dire : au revoir.

Et Guynemer a expliqué en riant à demi pour ne pas donner trop d'importance à ses paroles :

— Ils ne comprennent pas que je leur dis peut-être adieu. »

Il parla ainsi en riant, mais soudain une lueur de tristesse passa dans ses yeux.

Avant de partir pour le Nord, il avait fait une visite d'adieu à ses parents, à Compiègne. Son père lui avait conseillé de se reposer, dans l'intérêt même de son pays.

« — Un repos momentané. Un repos qui te fortifierait. Il ne faut pas oublier que tu abuses de tes forces. Tu risques un jour, si tu continues long temps encore, de n'être plus toi-même, de te montrer inférieur à toi-même.

Son fils le regarde avec reproche — c'est la guerre, papa. Il faut que ça marche ou que ça casse : »

Le père insista. C'est la première fois qu'il donna un semblable conseil à son fils.

« — Tu as ton compte. Arrête-toi quelque temps. Tu pourrais former d'autres pilotes de chasse, pareils à toi. Après, tu reprendras ta place à ton escadron.

— Oui, et l'on dirait qu'à bout de récompenses j'ai cessé de combattre.

— Tu laisseras dire, et quand tu reparaitras, plus fort et plus ardent, on comprendra. Je ne t'ai jamais donné un conseil que je ne puisse crier sur la place publique. Ne t'ai-je pas aidé dans toutes tes entreprises ? As-tu jamais trouvé ici autre chose que des encouragements et l'acceptation la plus désintéressée et la plus exaltée de ta vie de combattant ?

Mais il y a une limite aux forces humaines.



— Je suis harassé par cette marche, je voudrais bien pouvoir me reposer un peu.

Georges Guynemer va conclure la conversation :

— Oui, dit-il, une limite qu'il faut toujours dépasser. Tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné. »

Le père n'insista pas. Il était ému jusqu'au plus profond de son cœur. Il était fier et attristé en même temps, et son cœur se remplit de crainte. Mais il parvint à se dominer et ne laissa rien paraître lors de la séparation. Il regarda son fils dans le blanc des yeux comme s'il ne devait jamais plus le revoir, et tous regardèrent encore longtemps du côté où il avait disparu depuis tout un temps déjà. Un silence affreux les empoigna, les empêchant de proférer un mot.

La douleur intime du pressentiment s'était emparé de leur cœur.

Le 4 septembre Guynemer se trouvait dans le camp de St-Pol sur mer. Il n'y trouva pas son ami, le capitaine Heurtaux. Celui-ci avait été grièvement blessé la veille. Il ne trouva pas plus son appareil auquel il avait fait apporter des changements. Il fut forcé de se servir d'un vieil appareil avec lequel il monta. Comme d'habitude il piqua droit sur un avion allemand, mais ses deux mitrailleuses ne marchèrent point. Il atterrit, remonta et attaqua cinq monoplans : il en toucha deux qui parvinrent cependant à s'échapper. A sa descente Guynemer s'aperçut qu'il manqua quelque chose à ses mitrailleuses.

Une troisième fois il entreprit une croisière dans les airs, s'aventura dans la zone ennemie, cherchant un adversaire, qu'il ne parvint pas à trouver.

Ce jour là, il resta en l'air pendant cinq heures et demie sans parvenir à descendre un boche.

Il écuma de rage.

Ces revers excitèrent sa nervosité. Il parvint à peine à se maîtriser. Tout lui fut défavorable. Hur-

taux blessé, son appareil pas prêt, ses mitrailleuses fonctionnant mal, pas un ennemi à trouver et finalement son ami Bozon-Verduray, avec lequel il aimait surtout partir en chasse, était absent.

Le lendemain il partit dans les airs, s'égara dans la brume et faillit atterrir près d'Ostende.

Il en fut ainsi pendant de nombreuses jours. Le jeune homme éprouva des revers.

Le jour suivant, il vola pendant six heures ; par deux fois, il fut forcé d'atterrir. La troisième fois son appareil prit feu. Guynemer n'échappa à la mort que par miracle.

Tous ces revers l'excitèrent terriblement. Il fut fêtu. On lui conseilla de prendre du repos. Il ne voulut rien entendre ! C'est un mauvais conseil ! Il lui faut détruire les Allemands, il le faut ! il le faut ! Et son appareil n'était toujours pas prêt ! Cela le fit rager !

C'est ainsi qu'arriva le 11 septembre. Son chef l'avait prié de ne pas monter avant son retour ; il avait été appelé au ministère et devait revenir avec des nouvelles intéressantes.

Guynemer, blanc de colère, se promena fiévreusement dans le camp. Il hésita. Attendra-t-il, oui ou non le retour de son chef ?

Pendant l'absence de son commandant l'aérodrome est placé sous ses ordres. Presque tous ses aviateurs se sont envolés. Qu'a-t-il encore à attendre et à hésiter, lui, Guynemer ? Ne doit-il pas donner l'exemple ?

Il appela ses mécaniciens. Le sous-lieutenant Bozon-Verduray l'accompagnera.

Un de ses camarades lui demanda simplement s'il n'allait pas attendre le retour de son chef.

Il fit signe de la tête que non. Tout le monde, pensa-t-il, voulait le retenir, ces temps-ci. Cela l'excita encore d'avantage. Guynemer fut infatigable. Il monta. Les deux aviateurs passèrent au-dessus de Bixschoote et de l'auberge Korteker, atteignirent Langemark, qui était aux mains des Anglais et survolèrent St-Julien et Poelkapelle.

Pas un ennemi à l'horizon.

Guynemer en aperçut un au loin. Il échangea le signe convenu avec son ami. Le combat sera donc engagé, le combat fatal. Guynemer se plaça entre le soleil et l'ennemi afin que celui-ci ne puisse l'apercevoir. Mais un nuage se glissa devant le soleil. L'ennemi aperçut Guynemer et s'approcha de lui. Guynemer n'avait pas bien son avion en mains. Il combat alors sur sa mitrailleuse. Il bombarde l'Allemand, mais ne parvint pas à l'atteindre. Celui-ci se laissa tomber en glissant sur l'aile et tomba sur Bozon-Verduray qui le manqua aussi.

Guynemer voulut reprendre le combat et s'approcha en spirale de l'Allemand. Le lieutenant Bozon-Verduray voulut voler à son secours mais au même moment il aperçut huit monoplans allemands. D'après leurs conventions il força sur les nouveaux venus pour distraire leur attention de Guynemer et permettre à celui-ci d'obtenir sa 54e victoire.

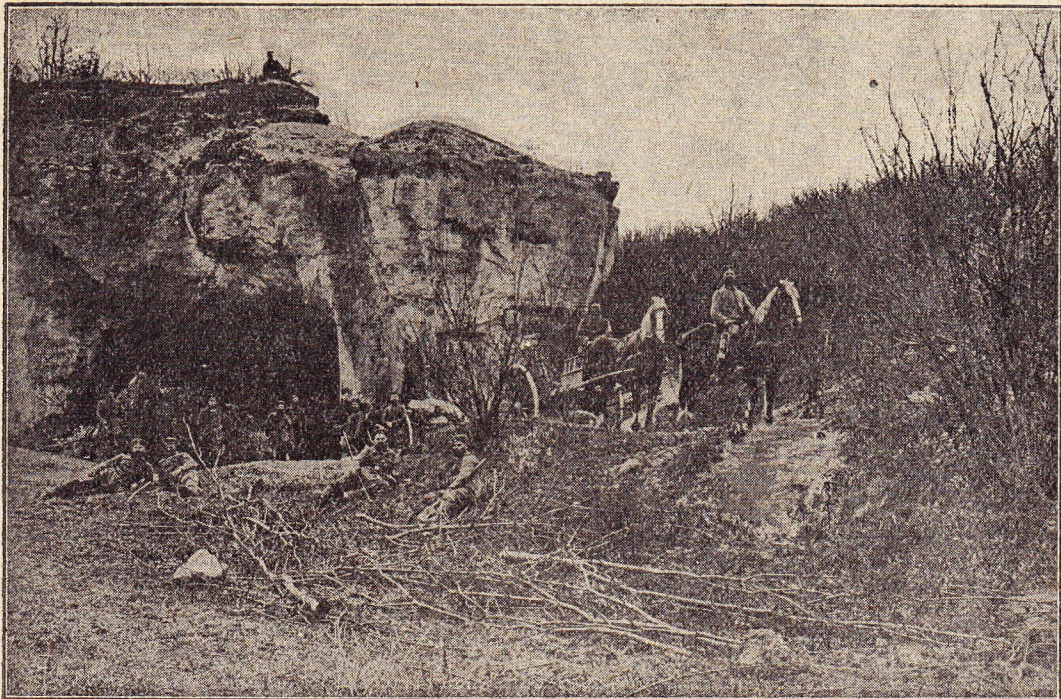
Le stratagème du lieutenant réussit : il retourna alors vers Poelkapelle pour aider Guynemer en cas de besoin. Il chercha le héros. Plus personne à voir ! Plus personne en l'air ? Il monta plus haut pour inspecter le terrain. Une frayeur mortelle le saisit. Pas un signe sur le sol, pas un endroit où un rassemblement indique l'endroit où un aviateur est tombé.

Rassuré par ce fait, il monta plus haut, pour attendre son compagnon, qui ne devait pas tarder à venir. Bozon attendit toute une heure. Guynemer ne se montra point. Il élargit ses cercles, fouilla l'horizon, croisa dans les airs. Rien. Personne !

Une seconde heure se passa. Le fidèle compagnon évolua toujours attendant son chef. Mais son essence s'épuisa.

Encore un cercle, puis encore un.

Mon Dieu ! Pas encore de Guynemer. Le moteur



Un des nombreux abris dans lesquels les Allemands se sont établis.

ralentit. Bozon dut revenir au camp ; seul. Il atterrit.

« — Guynemer est là ? demande-t-il.

— Non, pas encore. »

Il avait le pressentiment que ç'aurait été « non ». Guynemer n'est pas rentré.

Le téléphone et le télégraphe fonctionnent. Des aviateurs montent en l'air. Les heures s'écoulent. La nuit tombe. Le soleil disparaît dans une traînée d'or. L'horizon reste vide.

Guynemer ne revint point.

Des Belges, des Anglais, tous ses compagnons sont à sa recherche. Plus personne n'ose interroger ceux qui reviennent.

Guynemer ne reviendra plus.

Cette nuit sa place resta vide.

On pensa : « Il sera prisonnier ».

Mais alors on songea à ses paroles :

« Les Boches ne m'auront pas vivant ».

Guynemer, le pauvre Guynemer, qui sacrifia sa jeune vie, que la fièvre du combat consuma, qui était si jeune encore mais combien héroïque, combien altruiste dans le combat pour ceux qui souffraient et mouraient, là-bas, en-dessous de lui, dans le pays opprimé des Français et des Belges : Guynemer ne revint plus.

* * *

On ne retrouva ni son corps ni son appareil. Poelcapelle et toute la région environnante se trouvaient sous le feu intense des Anglais, pendant des journées entières. C'est là qu'il était tombé, écrasé par les obus et martelé jusqu'à ce qu'il ne restât plus une parcelle de son valeureux corps.

Et en France les gens racontaient à leurs enfants :

« L'as des as est un jour monté si haut dans la bataille qu'il n'est jamais redescendu. »

La France l'attendait encore.

Son père dit :

« Je veux croire jusqu'aux limites de l'in vraisemblance. »

Les gens croient et espèrent toujours.

Deux jours plus tard, on apprit la nouvelle à Paris.

Tout le monde en fut stupéfait. Il subsistait encore une lueur d'espoir. On n'avait pas retrouvé son cadavre.

Le gouvernement pria l'ambassadeur d'Espagne de demander des renseignements à Berlin. Et voici la réponse des Allemands :

« Le capitaine Guynemer est tombé après une lutte aérienne le 11 septembre dernier à dix heures, du matin, près du cimetière d'honneur II au Sud de Poelcapelle. D'après constatation médicale, la mort était causée par une balle dans la tête ; l'index de la main gauche avait été emporté. Le cadavre même n'a pu être mis à l'abri ni enterré, car depuis le 10 septembre l'endroit où il était tombé se trouvait sous le feu intense de l'artillerie anglaise, et toute approche pendant des jours suivants était impossible. Le service compétent du front communique que les coups de canon avaient bouleversé la campagne, et les aviateurs allemands n'ont pu découvrir le 12 septembre aucune trace du cadavre ni de l'appareil. Les nouvelles démarches entreprises, comme suite à la demande de l'ambassade d'Espagne, en octobre dernier, n'ont pu aboutir à aucun résultat, l'endroit même de la chute se trouvant, depuis le commencement du mois, dans les premières lignes anglaises.

Les aviateurs allemands regrettent de n'avoir pu rendre les derniers honneurs au vaillant adversaire. Il est à remarquer que des recherches présentaient des plus grandes difficultés, causées par des attaques continues de l'ennemi à Poelcapelle, par le mouvement des troupes, par l'absence des témoins oculaires, morts, blessés ou déplacés. Les troupes engagées continuellement à des combats acharnés n'ont pu donner plus tôt des renseignements demandés. »

Ce fut tout.

Il n'y eut pas question de tombe ni d'honneurs militaires. Guynemer n'a rien voulu accepter de ses ennemis, pas même une petite croix sur une tombe en Belgique. Il vécut parmi le feu des canons et y fut englouti.

Jamais une main allemande ne le toucha. Il ne se reposa jamais pas même dans la mort. Car, même après son trépas il était échappé à ses en-



La poste de campagne allemande. Devant la maison se trouvent les sacs postaux avec les lettres d'Allemagne.

nemis. Et Guynemer qui n'était que mouvement pendant sa vie n'avait pas même accepté le repos du tombeau.

Le 11 octobre le général Antioine apporta à la famille du disparu la vingt-sixième et dernière citation dans « l'officiel ».

« Mort au champ d'honneur le 11 septembre 1917. Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : tenacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable de la victoire, il légua au soldat français un souvenir inépuisable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations. »

La chambre des représentants décréta que le nom de Guynemer serait inscrit en lettres d'or dans le Panthéon.

L'escadrille des « Cigognes » ne quitta point l'aérodrome de St-Pol sur-Mer, avant d'avoir rendu hommage au jeune héros qui s'était envolé de cette plaine pour la dernière fois.

Le général Anthoine avait rassemblé son armée. Il était dix heures du matin. Le vent de la mer passait sur la côte. Sur la plaine de la revue flottaient vingt étendards qui avaient pris part à d'innombrables combats, des drapeaux effilochés, troués de balles et aux couleurs fanées. Aux côtés du général se trouvaient les aviateurs, capitaine Heurtaux s'appuyant sur des cannes et le lieutenant Fonck.

La Marseillaise retentit. Le général Anthoine se détacha du groupe et marcha au devant des étendards.

Et voici ce qu'il dit entre autres du valeureux Guynemer à l'endroit même d'où le vaillant soldat s'était envolé dans les airs pour son dernier vol :

« Si je vous ai conviés à rendre aujourd'hui à Guynemer le dernier hommage que lui doit la 1^{re} armée, ce n'est ni devant un cercueil ni auprès d'une tombe.

Aussi bien, dans Poelcapelle reconquise, aucun vestige de ses restes mortels n'a pu être retrouvé,

comme si le ciel, jaloux de son héros, n'avait pas consenti à restituer à la terre les dépouilles qui de droit reviennent à celle-ci ; comme si, tout autres, Guynemer s'était envolé vers l'empyrée, par une miraculeuse assumption, disparu à la gloire.

En nous réunissant sur le terrain même d'où il s'est élané vers l'infini, nous passons par-dessus les rites habituels de tristesse qui couronnent la fin d'une vie d'homme ; et nous entendons saluer l'entrée à l'immortalité du Chevalier de l'air, sans peur et sans reproche.

Les hommes passent, la France reste.

Chacun de ceux qui tombent pour elle lui lègue un rayon de gloire, et de ces rayons est faite sa splendeur. Heureux qui enrichit le patrimoine commun de la race par un don plus précieux et plus magnifique de soi-même.

Heureux donc entre tous l'enfant de France, dont nous exalons la destinée presque surhumaine !

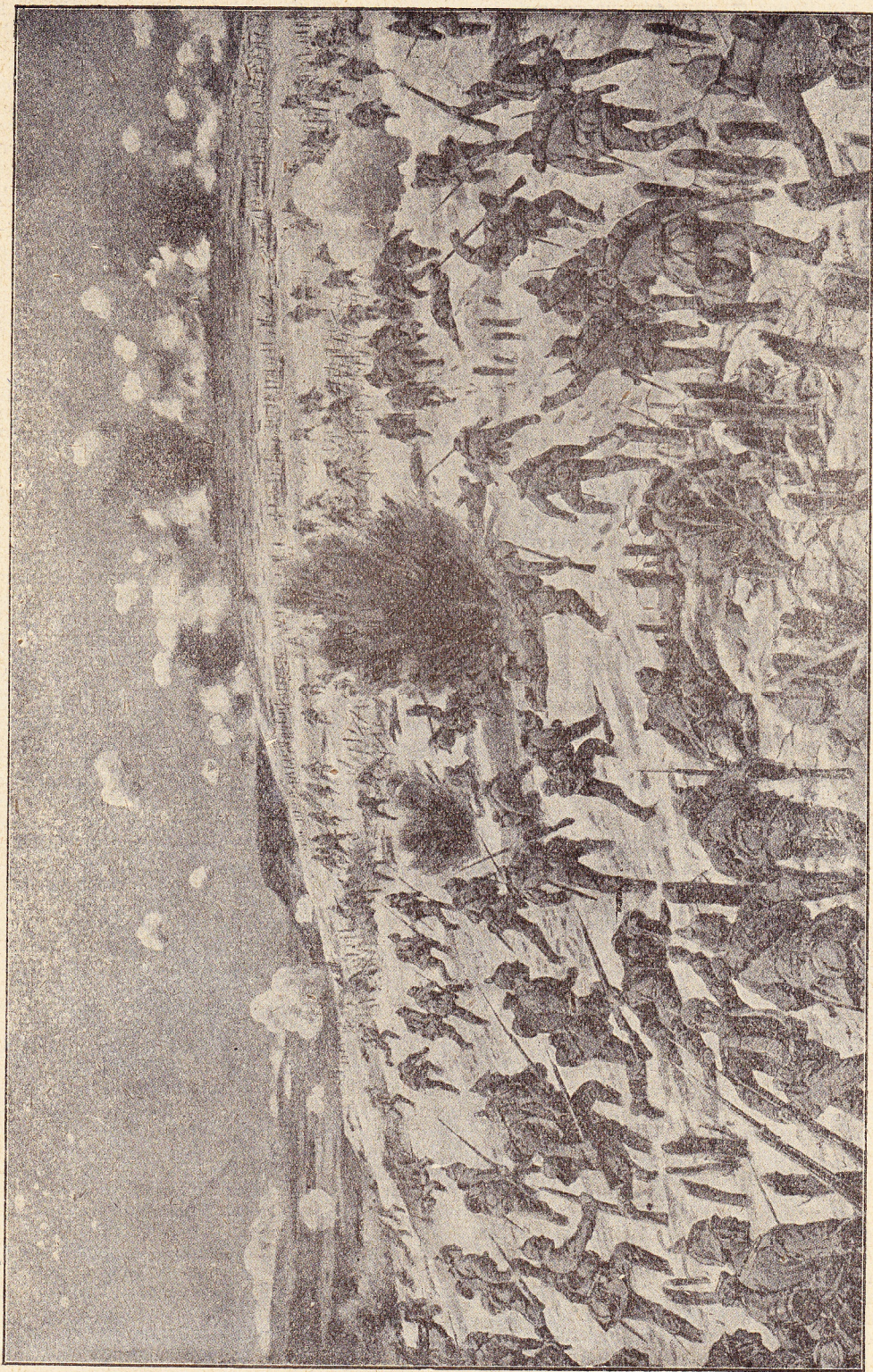
Gloire à lui dans le ciel où il régnait, tant de fois vainqueur ! Gloire à lui sur la terre, et dans nos cœurs de soldats, et à ses drapeaux, à ses emblèmes sacrés où le confondent pour nous le culte de l'honneur et la religion de la patrie !

La retraite des Allemands sur la ligne Hindenburg.

Von Hutier ne parvint pas à se maintenir au carrefour de Roye. L'armée allemande dans le demi-cercle de Chaulnes-Roye-Noyon se trouve bientôt dans une position critique.

Sur les ailes, Ludendorff se sentit de taille à pouvoir préparer tranquillement sa retraite. Le général von Boehn fut investi du commandement des armées disposées entre la Somme et l'Aisne.

Mais soudain l'armée de Mangin se mit en branle dans ce secteur. On connaît la méthode de ce général : Attaquer ! Attaquer ! Et encore attaquer ! Ne pas laisser à l'ennemi le temps de respirer ; ne pas lui donner le temps de se ressaisir ou de penser ; le pourchasser jusqu'à ce qu'il soit dérouteré ;



Attaque d'un fort par les Allemands

il finira ainsi par être culbuté. Il s'empara d'Autrèches, se déploya en éventail pendant son avance, prit 2000 prisonniers, ne perdant lui même que 60 morts et 300 blessés.

C'est ainsi qu'il s'approcha de la ligne principale du général von Eben.

Celui-ci avait opposé trois positions de défense à Mangin. 1. La ligne non occupée pendant le jour; une seconde ligne défendue par l'artillerie; une

troisième ligne défensive. 2. Une ligne de combat soutenue par de nombreux canons. 3. Une position de réserve établie de la même façon que la deuxième.

C'était une triple ligne fortifiée en rase campagne, depuis la reprise de la guerre de mouvement.

Mais Mangin était entreprenant, résolu et audacieux. Rien n'était capable de faire bouger un seul de ses traits. Son regard d'aigle était brillant et

fixe. Il ne possédait pas la physionomie de Pétain mais son énergie et son calme inspiraient une confiance illimitée à ses soldats.

Le temps était sombre, le ciel bas et nuageux.

Après un bombardement qui avait duré toute la nuit, les Français, animés d'une ardeur superbe, s'élançèrent sur l'ennemi. Après deux heures de combat Tartiers et Fontenoy étaient en leurs mains. Ils atteignirent le plateau d'Audignicourt et dégagèrent plusieurs villages. Bientôt le soleil perça les nuages et de nombreux avions se mirent de la partie : 8000 prisonniers et 100 canons furent expédiés à l'arrière.

A la fin de la journée Mangin occupait le mont Choisy d'où il dominait Noyon.

Après une nuit calme la bataille reprit. Cuts fut pris, perdu et repris. Après une lutte acharnée, le général Modelon s'empara de Blérancourt ainsi que du bois de Carlepont, menaçant ainsi le flanc de l'ennemi.

Entretiens — ainsi que nous l'avons déjà annoncé — le général Humbert avait conquis le massif de Lassigny.

L'impétueux Mangin ne donna pas une seconde de répit à l'ennemi, il se tourna vers la droite culbutant les trois positions de von Eben, malgré le feu nourri des mitrailleuses, qui, cachées dans des abris innombrables essayèrent en vain de retenir les Français et arrosèrent copieusement de balles la route de Noyon à Coucy.

Les Bavaoïs furent hâtivement envoyés au secours de leurs camarades, mais ils vinrent s'écraser sur les baïonnettes de l'armée Mangin.

Les Français poursuivirent leur avance victorieuse et le lendemain leurs armées ne se trouvèrent plus dans la direction du nord mais plutôt vers l'est dans la direction de l'Aisne.

Mangin s'était emparé de Man'camp et de Onierzy, il se trouvait déjà sur le canal de l'Ailette, à Guzy, dominant les plateaux de Cuffies et de Pasly.

Dès ce moment, le combat devint plus acharné. L'ennemi avait ramassé toutes ses réserves et essaya de reprendre pouce par pouce le terrain perdu. Il livra l'un combat après l'autre, car il voulut à tout prix conserver les collines de St-Gobain qui constituent la clef du front de l'est.

Mangin organisa la lutte avec une prudence tenace et sûre, une compréhension parfaite de l'opération gigantesque sur un terrain difficile, tenant en mains ses troupes partout disséminées, qu'il conduisit infailliblement à la victoire, mettant ainsi en fort mauvaise posture l'état major allemand qui devait tenir compte de la menace sérieuse exercée sur les hauteurs de St-Gobain, sur le Chemin des Dames et sur l'arrière-garde de von Hutier.

Mais Mangin, qui frappait ces coups gigantesques, n'était pas seul à marcher de l'avant. Foch, le commandant supérieur avait l'œil sur toutes les opérations. Autour de Bapaume, la cité martyre, qui avait déjà tant souffert, les Anglais, sous les ordres des généraux Byng, Haldane et Rawlinson, se mirent en mouvement.

Sur un front d'environ 10 milles, la 17e armée de von Bulow essaya une défaite sanglante. Nombre de succès locaux conduisirent à une avantage stratégique importante. Les Anglais firent une avance considérable et occupèrent des villages dont le nom restera à jamais célèbre. Le nombre de prisonniers monta jusque 3000 et les pertes en morts des Allemands étaient très considérables. L'infanterie et les tanks anglais étaient irrésistibles et là où les Allemands opposèrent une résistance plus grande ils apprirent à connaître la valeur d'un ennemi qu'ils s'étaient plu à dénigrer dans leurs communiqués.

Les tanks s'avancèrent dans un brouillard épais : plus tard dans la journée le soleil parut, et ce fut un jour glorieux. Et les Allemands qui avaient appelé de leurs vœux les plus ardents la guerre en

rase campagne, furent écrasés dans ce genre de combat qu'ils avaient considéré comme le plus avantageux et dans lequel ils paraissaient devoir être invincibles.

L'avance fut très rapide, entre Moyenville et Achiet-le-Petit et ce parce que les positions avancées de l'ennemi n'étaient que faiblement défendues. Mais au-delà du chemin de fer Arras-Albert les Allemands avaient placé de nombreuses mitrailleuses et, plus en arrière, se trouvait une infanterie nombreuse.

Les tanks traversèrent cette voie ferrée et atteignirent les Allemands dans le dos, cependant qu'au nord, l'artillerie anglaise leur tira dans le flanc.

Bon nombre de très jeunes Allemands ne cachèrent pas leur joie d'être faits prisonniers et avouèrent que depuis l'offensive des Français, la guerre était devenue impopulaire en Allemagne.

Des prisonniers déclarèrent que quelques jours auparavant ils avaient eu beaucoup de morts sous le feu de leur propre artillerie. Et lorsqu'on adressa leurs pièces, elles étaient tellement usées que leur tir ne pouvait plus guère être réglé. D'ailleurs les munitions pour les fusils laissaient depuis quelque temps beaucoup à désirer. Les balles se fendaient occasionnant de nombreux malheurs.

Rawlinson prit Albert et Byng avait avancé assez loin pour menacer sérieusement Bapaume.

Ainsi que le sait le lecteur, on avait quitté les tranchées et commencé la guerre de mouvement. Il était parfois difficile de situer exactement la ligne du front. Les troupes françaises étaient précédées de patrouilles gardant le contact avec l'ennemi. La cavalerie avançait en rase campagne. On vit galopper les cavaliers dans les champs : en s'approchant du « no man's land » ils surent habilement profiter des accidents du terrain. Les manœuvres des tanks étaient aussi fort intéressantes. Les batteries se mettaient en position immédiatement derrière les chars d'assaut. Puis suivaient les colonnes de réserve : les munitions étaient amenées au galop.

La coopération des avions avec les troupes combattantes était remarquable. Des aviateurs sans nombre bombardaient l'ennemi par tous les moyens à leur disposition. Un prisonnier allemand déclara : « Le diable lui-même n'aurait su où se réfugier ».

La défaite des Allemands était d'autant plus cuisante qu'ils avaient accepté le combat en cet endroit avec l'espoir d'arrêter les alliés. Ils se retirèrent en désordre.

La marche triomphale des Français se poursuivait. L'ennemi était en pleine déroute, de part et d'autre de l'Oise, entre la Matz et l'Aisne, sur un front de 50 kilomètres.

A gauche de l'Oise, l'armée du général Humbert, après avoir occupé Lassigny, poursuivit sa conquête de Plémont. De légers contingents passèrent la Divette entre Thiescourt et Ville. A l'est de Noyon, l'armée de Mangin continua son avance le long de l'Oise, qui fut atteinte sur une longueur de 15 kilomètres. Dix villages furent libérés. De cette façon Noyon fut partiellement dégagée.

Le moral des troupes était excellent. Les soldats ne connurent point des fatigues, ils ne songèrent pas à se reposer parce que le « Boche » cédait partout. Dans sa fuite précipitée l'ennemi abandonna des quantités considérables de matériel, des monceaux d'obus, des armes, des masques anti-gaz, des objets d'équipement, etc. Leur précipitation à s'enfuir fut telle que les officiers d'un régiment français, qui entrèrent dans un village, purent se régaler du dîner qui était servi pour les officiers allemands.

Toutes les routes derrière le front allemand étaient encombrées par des troupes, des canons et du matériel. De nombreux trains, poursuivis par les aviateurs alliés se dirigèrent vers le nord.



Premiers secours dans les tranchées.

Les Allemands défendirent Bapaume avec ténacité.

Bapaume est un nœud ferroviaire de la plus grande importance. Le nombre de morts et de blessés que les Allemands y abandonnèrent démontra la ténacité de leur résistance. Pendant le combat autour de cette ville un journaliste anglais écrivit à son journal :

« Tom est un petit bonhomme originaire du comté de Kent. Contrairement à ses frères de race, qui sont tous longs et élancés, Tom ressemble à un nain. Mais il est solidement membré et porte une tête puissante sur un cou de taureau. Il a fait la guerre depuis 1915, fut deux fois blessé, mais fut chaque fois rapidement guéri. Tom est le clown de la compagnie. Il était jadis colporteur dans les environs d'une des halles principales de Londres et en fait de volubilité de langage il doit encore trouver son maître.

Lorsque Tom ne se bat pas il chante. Il dort peu ou presque pas. Il ne connaît jamais la fatigue. Personne n'a jamais attrapé Tom à dormir, ce qui s'explique facilement quand on saura que Tom n'est jamais présent pendant la nuit. Vers le soir Tom s'en y a généralement tout seul et on le laisse faire parce qu'il raffole de « souvenirs » allemands et chaque matin il s'amène avec quelque chose de nouveau : un casque, un fusil, un havre-sac, une paire de guêtres allemandes, un croix de fer et même une mitrailleuse. Il y a deux jours, Tom fut porté manquant à l'appel pour la tantième fois. Tom avait déjà été porté comme tué plus de quarante fois et chaque fois il revint pour se moquer des « croque-morts », disait-il.

Un jour Tom s'était encore une fois éclipsé et un de ses amis raconta qu'il avait pris avec lui tout un sac de grenades.

Alors que tout le monde se reposait des fatigues d'une journée bien remplie on entendit tout à coup des explosions répétées de grenades dans le voisinage, puis un commandement impératif en anglais « Hands up! » et l'ordre sec de venir « heraus ».

Qu'était-il arrivé au juste?

Comme d'habitude, Tom était parti à la recherche des abris et des « souvenirs » allemands. Et quand Tom avait juré : « ce soir il me faut une paire de bottes allemandes » ce n'était pour lui qu'un jeu d'envoyer dans l'autre monde le posses-

seur de ces bottes. Mais cette fois-ci, Tom n'avait pas dit le but de son « excursion ». Quelque chose d'extraordinaire allait donc se produire, pensa son camarade.

Et c'était bien cela.

Le bonhomme était couché devant un grand entonnoir d'obus dans lequel cinquante Allemands au moins s'étaient cachés ; il avait lancé ses grenades dans le trou d'obus en criant et hurlant comme si toute une compagnie se lançait à l'attaque de l'abri. Les Allemands qui étaient restés indemnes le virent les mains en criant « Kamerad! Kamerad! »

Et Tom, fier comme Artaban, amena chez son capitaine, semblables à un troupeau de bêtes affolées, vingt-sept grenadiers Poméraniens!

On a fêté le vaillant garçon et le capitaine l'a embrassé.

Byng poursuivit le combat pendant la nuit : il y eut des corps à corps sanglants, à coups de grenades.

Un obus incendia plusieurs tanks. A la lueur des flammes hautes de trente mètres, on put apercevoir les avions anglais qui, par centaines, prirent part au combat malgré la pluie torrentielle et le feu nourri des mitrailleuses anti-avions, cependant que des milliers d'hommes étaient engagés dans une lutte horrible.

Deux divisions allemandes furent anéanties de sorte que le terrain était couvert de milliers de cadavres. La tragédie gigantesque se termina par une défaite en règle des Allemands.

Le 26 août, une patrouille traversa Bapaume sans y trouver un seul Allemand. Un monceau de ruines fumantes, ce fut tout ce qui subsista de cette ville qui avait été pendant cinq mois, un lieu de concentration de l'ennemi.

La ville fut occupée.

Les armées d'Humbert et de Mangin continuèrent à obtenir des succès remarquables. Au nord de l'Oise, Humbert traversa le « canal inachevé », occupa Chevilly sur une colline et une partie des hauteurs de Genvry, à deux milles au nord de Noyon.

A l'est de cette ville les Français s'emparèrent du Mont St-Siméon qui forme la limite ouest de la grand-route donnant sur l'Oise et défendant Chervy. Ils occupèrent ainsi un rebranchement naturel important, que les Allemands avaient escompté pouvoir défendre leur flanc droit pendant qu'ils re-



Un nouveau saint (projet d'un vitrail dans une église de Reims)
Caricature communiquée par Punch.

culeraient leur front devant les armées de Rawlinson et de Debeney.

Les troupes d'Humbert, qui marchaient dans trois directions sur Noyon, traversèrent la ville, opérèrent leur jonction avec les effectifs de Mangin et passèrent l'Oise.

Entretiens l'armée de ce dernier pris pied sur le plateau de Juvigny.

Malgré une résistance acharnée, l'armée d'Humbert parvint à se maintenir dans les positions nouvellement conquises. En se retirant les Allemands avaient placé des mines dans tous les carrefours, dont l'évacuation fit perdre du temps aux Français, ralentissant ainsi leur avance. Le même jour Mont St-Quentin fut conquis. L'ennemi exécuta de puissantes contre-attaques aux fins de reprendre cette position importante. Mais elles échouèrent toutes, grâce à la tenacité des Australiens, qui, en coopération des Anglais assaillirent Péronne qu'ils occupèrent après une lutte acharnée.

Ils nettoyèrent ensuite la hauteur de Morval et libérèrent trente villages.

Ce fut un des premiers combats auquel prirent part de nombreux Américains.

L'arrivée de ces derniers fut le début d'un changement important sur le front. C'étaient tous des hommes de haute stature, pleins de santé, musclés, jeunes et courageux, habitués aux sports les plus fatigants.

La population les accueillit avec beaucoup de joie et de sympathie. Par suite du commerce prolongé avec les Anglais, les habitants avaient appris quelques mots d'anglais, la langue des Américains donc aussi.

De leur côté ceux-ci apprirent quelques mots de français. Un rédacteur de l'«Illustration» qui circulait sur le front entendit un jour demander à une petite vieille : «Comment hellé-vô?» (Comment allez-vous?)

Et la vieille de répondre : «Gode!» (bien).

De cette façon on put nouer des conversations par bribes et morceaux, et ces grands gaillards étaient de si braves gens, qui étaient venus des grandes forêts d'un pays merveilleux au-delà du grand océan.

Au début Foch ne se servait pas beaucoup des troupes américaines. Il les réservait pour porter son coup décisif et, pour écraser son ennemi jusqu'à son effondrement définitif, un combat de géants dont on conserverait le souvenir à travers les âges jusqu'à la consommation des siècles.

Dix huit mille Américains débarquaient maintenant chaque jour. Des camions occupaient les routes sans répit, les arbres étaient blanchis par la poussière. Et en même temps ce fut un va et vient continu de side-cars, de motocyclettes, de fourgons attelés et de vélocipèdes.

Les Américains ressemblaient à des démons perpétuellement en mouvement. Ils venaient, allaient, disparaissaient et revenaient sans cesse.

Un petit vieux fumant tranquillement sa pipe sur le seuil de sa porte demanda à un de ces Américains :

— Mais c'est t'i que vous allez tout le temps rouler comme ça ?

Et l'autre de répondre :

— Toujours rouler ! Toujours ! «No» arrêt ! Plus plus !

S'arrêter semblait, en effet, ne pas faire partie de leur vocabulaire. Ils n'étaient que muscles et que nerfs ! Pendant qu'ils étaient au repos dans leurs grands camps, jusqu'à ce que sonnât l'heure d'entrer en action, ils étaient comme des fourmis. Leur nature les empêchait de s'arrêter. Personne n'avait garde de se reposer. Sitôt que les rangs étaient rompus ils se rendaient tous à la rivière pour s'y baigner. Puis ils se demandaient à quoi ils pourraient bien s'occuper. Dormir peut-être après cette marche fatigante du matin ?

Dormir ? ! Il s'agissait bien de cela. Le soleil était trop brûlant et la journée trop radieuse. Ce n'était pas un temps pour dormir. Ils s'en allaient dans les villages et prendre l'air dans la contrée nouvelle pour eux. Au soir ils étaient satisfaits ; ils avaient vu ce qu'ils devaient voir. Chacun savait où se trouve la poste et la cantine militaire.

A neuf heures, le clairon sonnâ la retraite rappelant qu'il est temps d'aller se coucher dans la petite tente se trouvant dans le camp. Alors ils iront se coucher. Mais avant que cette heure ai sonné personne ne songe à dormir. Mangeront-ils ? Soit, mais vite alors, parce que l'Américain ne trouve pas beaucoup de temps, pas même pour ses repas.

Le colonel sait bien ce qu'ils feront : Celui-là prévoit tout. Il n'a guère que 35 ans et chaque homme du régiment est prêt à lui sacrifier sa vie.

Dans le combat il marche en tête de son régiment, écrasant l'ennemi par des grenades, ne connaissant pas la peur et ne craignant pas la mort.

Mais derrière le front, dans le camp c'est un frère, l'égal de chaque soldat ; un grand frère qui ne pense qu'à imaginer des farces et des divertissements pour procurer de la distraction à ses hommes et pour leur donner des délassements. Il connaît ses soldats : il sait qu'il doit leur épargner l'ennui et les soucis.

Le même rédacteur de l'«Illustration» vit un jour le colonel rassembler ses hommes et entendit la conversation suivante :

— Hello, boys, qui a quelque chose à réclamer ? L'un réclame des sous-vêtements moins épais.

— Bon, tu les auras.

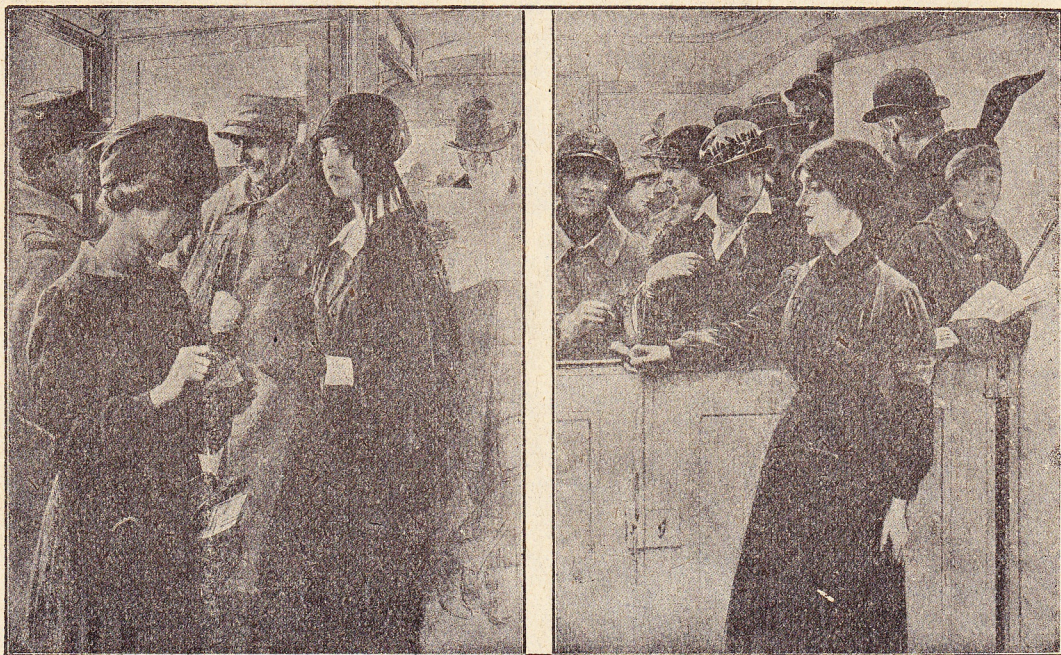
Un autre se plaignit de n'avoir pas eu de confitures au repas de la veille.

Un troisième n'avait pas de nouvelles de sa femme. Bon. On câblerait.

Un quatrième — l'oserai-je répéter ? — un quatrième dit simplement :

— J'ai des poux.

Le colonel ne rit pas. Et du reste personne ne rit.



La femme française remplaçant l'homme. La femme conducteur de tram. La femme conducteur du métro

Ce soldat avait des poux. Les poux sont très ennuyeux. On en parlera.t au major. Et voilà.

— Plus rien ? Tout le monde est content ? Bon. Demain matin, tir au canon. Après déjeuner, fête.

La fête eut lieu. Le colonel avait mis bas son uniforme et revêtu le gilet et le pantalon d'un paysan. Il dansa devant ses hommes une danse comique, puis chanta des chansons qui les faisaient rire aux éclats. Tous les habitants du village étaient rassemblés, comme vous pensez bien, et regardaient, suffoqués, ce colonel et ses plaisants exercices.

— Qué gens ! disaient-ils. Qué drôles de gens ! Après tout, il a p't-êt' ben raison, c't homme-là !

Mais on voyait bien qu'ils doutaient dans leur cœur, et que toutes leurs idées sur la conduite d'un régiment étaient en déroute. Cependant, le colonel ordonna une farandole. Tous les soldats, déguisés aussi avec les premiers oripeaux venus, défilèrent, dansant et se tenant par la main, dans la rue du village. Ils riaient, ils chantaient, ils semblaient se divertir beaucoup. Le colonel était allé se placer à l'entrée du pays et les regardait avec une satisfaction évidente. Puis, on alla jouer au « basseball ». Le colonel jouait avec les soldats, naturellement, et tous les officiers aussi. Le chapelain lui-même, que la nature a pourtant doué d'une ampleur aimable, courait sur ses jambes courtes avec une surprenante vélocité. Le chapelain est d'ailleurs vêtu comme le premier officier venu et n'est reconnaissable qu'à une petite croix appliquée sur le col. Pour le reste, il porte culottes, veste, chemise khaki et bottes molles.

Que l'on ne songe pas qu'il ne règne pas de la discipline dans cette bande apparemment désordonnée. Les lois militaires étaient appliquées avec sévérité.

Un service de gendarmes maintient l'ordre. Un jour le rédacteur susmentionné vit cinq gendarmes se rendre à la gare pour aller recueillir quelques permissionnaires en arrière de rejoindre. Les coupables marchèrent tout honteux entre les gendarmes et furent punis pour leur négligence.

Dans le combat les Américains étaient indomptables, ils se battaient avec le beau courage des gens qui étaient venus pour faire respecter le droit des nations.

Clemenceau qui était au front jour et nuit et qui

ne quitta pas une minute les unités combattantes, dit un jour à propos du soldat américain :

« Il est bien naturel qu'une curiosité particulière, au cours de ma récente visite au front, m'ait entraîné vers les camps américains.

« En un clin d'œil, le bataillon est en cercle autour de moi, les premiers rangs assis, et je parle, et je parle, ou plutôt je me laisse parler, en essayant de dégager quelques-unes des pensées matresses qui ont amené en ce lieu, à cette heure tragique de la plus grande histoire, ces magnifiques volontaires en quête des plus hautes affirmations de la plus belle humanité. Le major l'avait bien dit, ils étaient contents avant que j'eusse parlé, et, quand ce fut terminé, ils me le firent connaître avec une surabondante courtoisie.

« Il fallait se séparer, car je devais visiter un autre camp américain, fort éloigné, où, cette fois, je verrais les hommes au travail. En un dernier entretien de chaude cordialité, l'excellent général, avec ses brigadiers, voulut bien me renouveler, comme s'il me chargeait d'un message au peuple français, l'assurance bien superflue que le drapeau américain n'était pas venu là pour une simple démonstration de parade, mais que l'Allemagne, dès qu'il sera possible, les verrait à l'œuvre — « à l'œuvre décisive », fut-il péremptoirement dit.

« L'ardeur au travail, dont je fus le témoin émerveillé, vaut un égal éloge du commandant et des subordonnés. Pratique sur le terrain ou enseignement de théorie, chacun s'y donne à toute heure du jour, et souvent de la nuit. Le chef de la mission française, qui ne ménage pas son concours, me dit que tout ce monde s'est « débrouillé » en quelques semaines bien au-delà de ce qu'on pouvait raisonnablement supposer. C'est que chacun n'a qu'une idée : hâter l'heure de l'entrée en ligne pour converser avec les Boches autrement que par voie d'ordres du jour.

« De cela, le général Pershing est juge. Mais cette heure était proche et dans l'air vibrant le pressentiment de son arrivée. »

De jour en jour, d'heure en heure, la nécessité d'une retraite sur la ligne Hindenburg s'imposait aux Allemands. Et ce ne fut pas un repli stratégique, exécuté d'après une méthode bien déterminée, mais plutôt une retraite précipitée. Le butin devint



La femme allemande remplaçant l'homme. Veillante de nuit dans le costume professionnel. Ou ramoneur féminin.

considérable. Tous les carrefours restèrent intacts, de même que des quantités très considérables de bois et de matériaux pour les troupes du génie. Il devint évident que les Allemands n'avaient pas eu le temps de détruire tout ce matériel.

Depuis le 21 août Byng seul avait fait 18,000 prisonniers. Avec 23 divisions britanniques, Haig avait défait 35 divisions allemandes, fait 34,000 prisonniers et pris 270 canons.

Depuis le 15 juillet jusqu'au 31 août les Alliés avaient fait 128,302 prisonniers et capturé 2069 canons, 1734 lance-bombes, 13,783 mitrailleuses et des quantités innombrables de munitions et de matériaux.

Le général von Marwitz occupait toujours la ville de Péronne, mais depuis la chute de Mont-St-Quentin et de Maisonnelle sa situation devint critique en cet endroit. Il exécuta de puissantes contre-attaques afin de reprendre Mont-St-Quentin, mais, le 1er septembre, à cinq heures et demie, les Australiens, en coopération avec les Anglais sur leur flanc gauche, continuèrent leur avance.

De grand matin ils assaillirent les positions allemandes à l'ouest et au nord de Péronne et, après un combat acharné, ils prirent la ville. Les Anglais s'emparèrent de Bouchavesnes et de Rancourt, ils atteignirent l'entrée ouest de St-Pierre-Vaast.

La tactique des admirables soldats australiens était la suivante :

Laissez l'ennemi creuser des tranchées et laissez lui toute l'occasion de ce faire, puis faites la conquête de ces retranchements de façon à pouvoir se mettre soi-même à l'abri. Les officiers allemands faits prisonniers étaient très froissés. Ils se plaignaient disant que les Australiens n'étaient pas corrects lorsqu'ils attaquaient de flanc les positions allemandes.

De même que les Australiens, les Anglais rencontrèrent une vive résistance; ils firent 2000 prisonniers.

Sur le front de la Lys, l'avance anglaise se poursuivait également. Le 1er septembre, après que Belle fut tombée, ils atteignirent Verrier et Steenwerk : ils restèrent en contact avec l'ennemi à Neuve-Eglise et à Wulverghem.

Pourchassés partout par les armées alliées, les Allemands souffrirent bientôt du manque de munitions. Des prisonniers déclarèrent qu'au début de l'attaque de Péronne, ils purent à peine se servir de leur artillerie parce qu'il manquait des obus.

Les Anglais reprirent le mont Kemmel qu'ils avaient perdu en partie lors de la grande offensive allemande en mai.

Le mont Kemmel était la clef de leurs positions à l'ouest.

Le Kemmel, jadis si superbement boisé, n'était plus maintenant qu'une colline déserte, semblable à une gigantesque couronne d'épines au milieu d'un pays de désolation. G. Raal visita le mont Kemmel, en novembre 1918, peu de temps après l'armistice. Il écrivit alors :

« Devant nous se trouve, semblable à un rocher noirci le « Kemmel », tout nu et pèle comme un caillou. La superbe forêt a disparu. Pas une perche n'indique l'endroit où elle s'étendait, si superbe. De toute la propriété de M. Bruneel, le château avec son jardin magnifique et son fameux labyrinthe, il ne reste tout au plus qu'une charrette de bois à brûler. Au pied de la montagne, un pan de mur de l'église de Kemmel est seul resté debout. Aucune plume ne saurait décrire ce qui se voit encore sur la montagne. De tous les spectacles qui se sont présentés à notre vue, pendant notre tournée, celui-ci est certainement le plus navrant.

Par-dessus des paquets de boue sableuse, nous grimons sur le mont Pointu. Tout y est resté comme lors du départ des troupes, en octobre. Des monceaux d'obus, des cartouches de tout calibre, des bombes incendiaires, des torpilles, de la poudre, des armes, sont rassemblés dans un désordre indescriptible ! Nous devons faire un effort pour dégager nos pieds de la boue, ce qui nous fait marcher comme des cigognes ou des Allemands exécutant le pas de parade. Couverts de sable et de boue, nous arrivons près du trou où se tenaient les Anglais, à plus de dix mètres de profondeur. C'est comme un couloir d'or dans la montagne de sable. Tout près de nous se trouve le mont Kemmel, le Calvaire des Flandres, sur lequel des milliers de soldats sont morts pour la liberté. Le mont Pointu

est le frère jumeau du Kemmel; avant la guerre il était auss: couronné d'une superbe forêt. Maintenant il est nu, sale et dégoutant à en pleurer.

Les Allemands avaient encerclé le mont Kemmel en mai 1918 et s'en étaient emparé alors, mais ils ne sont jamais parvenus à prendre le mont Pointu.

Les Français et les Anglais avaient essayé, par tous les moyens et en employant les armes les plus perfectionnées, de reprendre le mont Kemmel. Ce fut, hélas, peine perdue! Le sang a coulé ici à flots, dévalant la colline en torrents. Ce fut seulement au mois d'octobre, lors de l'avance des alliés que le mont Kemmel fut repris.

La Flandre s'étend à nos pieds. La pièce d'eau qui scintille au soleil, là-bas est le fameux lac Blauwkaert; derrière nous se trouve la crête de Wyt-schaete que les Anglais ont partiellement fait sauter à l'aide d'un demi million de kilos de dynamite avec tous les Allemands qui l'occupaient. Entre les deux, on aperçoit les ruines d'Ypres et partout aussi loin que porte la vue le poignant désert de la Flandre tragique.

Mes yeux ne supportent pas plus longtemps ce spectacle de désolation. Je descends la colline par un petit sentier. Soudain j'aperçois un soldat français, couché près d'un fossé, habillé de son uniforme bleu tendre, comme l'azur de son ciel. Il a eu les jambes arrachées. Il est couché sur le ventre, la tête reposant sur sa mitrailleuse démolie, la main tenant encore la détente, comme s'il s'apprêtait encore à tirer. Le visage est méconnaissable. Des vers pululent dans les orbites des yeux: deux trous noirs qui semblent fixer anxieusement un point du firmament! Pauvre homme! Dieu ait pitié de lui! Un peu plus loin je vois le cadavre d'un Anglais, le visage enfoncé dans la vase. Quel calme angoissant autour de ce cadavre! Un paquet de sang callé fait sur la boue une tache violet sombre, à cause des longs jours qui se sont écoulés déjà, depuis la mort du brave. Deux rats sortent de son manteau et s'enfuient. Je m'arrête un instant, tout tremblant et rouge d'émotion, puis je m'en vais en titubant, regardant fixement devant moi. Au bas de la montagne je ramasse une douille d'obus que je mets dans l'auto et dans laquelle je ferai graver la date de cette visite au mont Pointu et que j'ornerai toujours de fleurs à la mémoire des braves qui sont morts pour nous autour du Kemmel.»

Le 31 août, la montagne qui avait coûté tant de sang, était de nouveau aux mains des alliés! Sailly sur la Lys, Nieppe et là côté 63, au sud ouest de Wyt-schaete succombèrent le 3 septembre.

Ce jour Reuter fit parvenir en Angleterre la nouvelle suivante :

« Aujourd'hui aura lieu un combat lequel — nous avons de sérieux motifs pour le supposer — nous apportera une des victoires des plus mémorables de toute la guerre.

Le matin, à six heures moins vingt les Anglais ont attaqué sur un front qui va d'un peu au sud de la Scarpe jusque près de Quénant. Vers sept heures et demie ils avaient franchi la fameuse ligne de Drocourt-Quénant, constituée par une zone de défense profonde de 1800 mètres, entourée de fils de fer barbelés et sillonnée de cinq lignes consécutives de tranchées. Deux heures après on vit des groupes d'Anglais avec des autos blindées, sur le canal du nord, presque à 8 kilomètres à l'est, du point le plus voisin de la ligne de Drocourt. Ce n'étaient évidemment que des patrouilles précédant le gros des troupes, pour essayer d'occuper les têtes de pont et de couper les communications de l'ennemi.

Les Allemands essayèrent une des plus sanglantes défaites qui leur fut jamais infligée en une journée de combat pendant toute la guerre. Les Anglais ont pénétré dans des positions que les Allemands avaient manifestement considérées comme imprenables. L'ennemi avait employé huit di-

sions pour parer le coup. Tout au début de la bataille nos aviateurs avaient annoncé que les Allemands évacuaient leur artillerie. A fur et à mesure de l'avance de notre infanterie la résistance de l'ennemi s'accrut; vers onze heures et demie cependant, nous avions atteint Cagnicourt et attaqué une puissante position de mitrailleuses dans le Bois du Bouche. La lutte avait été dure, surtout aux environs des positions du Mont Dury.

Cette hauteur était sillonnée d'ouvrages défensifs, un chemin creux avec un talus de six pieds passe derrière le massif; d'innombrables mitrailleuses avaient été placées dans ce chemin. On vit partir des masses serrées d'Allemands de cet endroit, qui infligèrent de sérieuses pertes à nos batteries. Celles de l'ennemi furent terribles et en certains endroits nos propres hommes eurent à souffrir de l'artillerie qui ne parvint pas à suivre les vagues d'assaut.

Après avoir atteint nos objectifs de la première ligne, nous nous sommes reposés pendant trois heures, mais le grondement des canons et le crépitement des mitrailleuses n'ont pas été interrompus pendant ce repos. Puis les Canadiens ont repris l'attaque. Nous avons pris position non seulement derrière la ligne Hindenburg, mais aussi sur un terrain élevé dominant une grande partie de cette ligne.»

La 17^e armée allemande fit des efforts surhumains pour arrêter l'avance de l'armée du général Horne afin de l'empêcher de rompre la charnière de la ligne Hindenburg. Les Allemands amenèrent sur le terrain tout le matériel dont ils pouvaient disposer.

Les divisions furent ramassées où on put les trouver: elles étaient composées de fantassins fatigués, d'infanterie fraîche, de cavaliers, de pionniers du génie et de troupes d'administration et combattirent avec l'énergie du désespoir.

La percée de la ligne constituait une opération stratégique compliquée car les positions défensives de la ligne Hindenburg faisant suite à celle de Drocourt, étaient constituées par une masse solide d'ouvrages dans la terre de plus de 4800 mètres de largeur, avec d'innombrables abris secrets et nids de mitrailleuses. Et cette large bande d'ouvrages défensifs protégeait beaucoup mieux que la grande concentration de troupes allemandes destinée à arrêter l'avance anglaise. Elle couvrit aussi tout le plan de bataille révisé de l'ennemi, dont le recul précipité s'appuyait sur l'impossibilité légendaire de s'emparer de cette ligne.

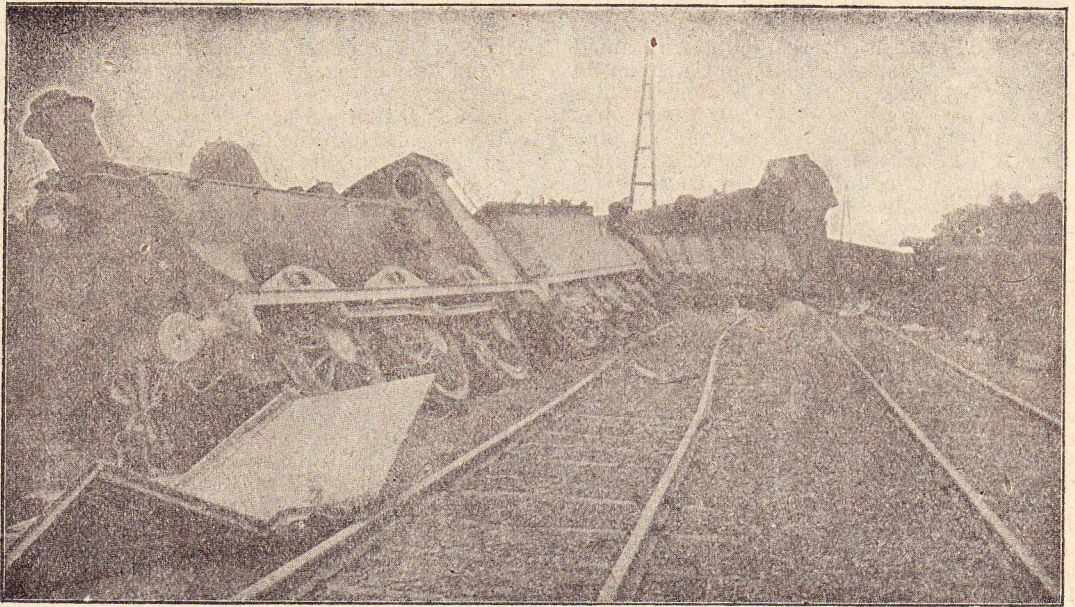
Le lendemain, les aviateurs anglais annoncèrent que plus un seul Allemand n'était visible à l'ouest du canal du Nord de la Sensée, sauf dans quelques postes avancés en différents endroits sur la rive.

L'artillerie anglaise fut amenée dans la zone fortifiée avec tant de rapidité, que dès au matin du 9 septembre, les canons à tir rapide de 15 centimètres prirent sous leur feu destructeur le carrefour de Marquion, sur la route de Cambrai, par où le gros des troupes allemandes devait passer, en se retirant. Les prisonniers offrirent un spectacle étonnant. Un correspondant du « Times » écrit à son journal :

« C'est un spectacle dont on doit garder le souvenir, de les voir rassemblés, plus de six mille déjà dans une clairière, cependant que de nouveaux contingents affluent toujours, qui saluent à grands cris joyeux les camarades qu'ils reconnaissent. Seuls les officiers fiers et haublains se tenaient à l'écart des autres ».

Les Belges firent aussi entendre d'eux en ces temps.

Dans la nuit du 4 septembre, après une préparation d'artillerie courte mais intense, une division d'assaut attaqua le Kloostermolen qui était solidement fortifié et pourvu d'abris bétonnés. Après une lutte acharnée les fantassins belges s'emparèrent des objectifs désignés et se maintinrent dans Kloostermolen où ils se fortifièrent malgré une violente



Train sauvage lancé sur les convois allemands.

contre-attaque ennemie. Pendant la lutte violente les soldats belges accomplirent plus d'un exploit. L'un d'eux se jeta sur les servants d'une mitrailleuse, les mit tous hors de combat, puis il retourna l'arme pour s'en servir contre les Allemands. Les Belges s'emparèrent d'un butin important.

À l'autre extrémité du front, les Américains exercèrent aussi une pression énergique. Ils s'étaient engagé dans la lutte, pourvu d'une artillerie imposante. Ils bombardèrent les rochers et les collines et nivelèrent le sol. Une lutte gigantesque était engagée. Ce fut la guerre moderne avec toute sa dureté, avec toutes ses horreurs, avec tout son développement effrayant et impitoyable.

Sur la Velle, les Américains avaient fait disparaître toute la poche de Tardenois ; ils menacèrent l'ennemi dans son flanc, sur tout le plateau et avaient pris pied sur le versant de la chaîne de collines de l'Aisne.

Le 6 septembre, Villers, Prayères et Revillon furent occupées. Plus au nord nous avons vu l'avance de Mangin pendant qu'Humbert et Debeney infligèrent de lourdes pertes à l'ennemi. Le général anglais avait opéré sa jonction avec les armées des généraux français ; Byng avait pris position plus au nord et le général Horne se trouvait à Ecourt-St-Quentin, devant une région inondée. Toutes les armées continuèrent leur avance victorieuse. L'ennemi se retira derrière le canal de Crozat que les Français franchirent à Pont, à Tegnny et à St-Simon ; plus loin, ils progressèrent encore sur la route d'Ham à St-Quentin. Les alliés se trouvèrent ainsi à Tergnier, à Amigny, à Barisis, à Auliers, à Bassoles, à Nanteuil, à Condé et à Celles-sur-Aisne.

Les Anglais qui occupèrent Beauvois et Roisel avaient fait main basse sur de grands stocks de charbon et d'autres matériaux, ce qui prouve que l'ennemi avait escompté passer l'hiver sur les rives.

Le 8 septembre les Français s'emparèrent d'Artemps, d'Hamel et de Vaux.

Le même jour les Allemands semblèrent respirer plus librement car, dans leurs communiqués, ils annoncèrent avec joie : « Nous sommes partout dans nos nouvelles positions ».

Mais dans ces anciennes « nouvelles » positions leurs arrières-gardes étaient déjà inquiétées. St-Quentin et la Fère furent menacées. Les collines de Chemin-des-Dames et du St-Gobain étaient sur le

point d'être attaquées. La fameuse « position Siegfried » était déjà menacée.

Le lecteur a vu que le 3 septembre, les Anglais avaient porté un fameux coup à la position Hindenburg qu'ils avaient sérieusement entamée.

Le 11 septembre Attily, Vermand et Vendelles furent prises. Le 12 vint le tour de Mœuvres, de Trescourt et d'Havincourt ; le canal du nord fut franchi le même jour. Ludendorff était refoulé jusqu'à son point de départ. Il espérait s'y trouver à l'abri et pouvoir souffler, comme la biche aux abois, dans un lieu sûr dans la forêt. C'est de cet endroit qu'il était parti avec ses légions en mars, à travers les déserts de la Somme dans lesquels les liaisons des armées étaient si difficile à garder.

Pour construire la position Hindenburg on avait profité sur un espace de 15 kilomètres de tous les avantages du terrain, on avait utilisé les hauteurs et les cours d'eau. La clef de la position était formé de deux parties : l'une sur le versant de la colline, la seconde plus en arrière mais plus élevée.

Ces deux positions principales dominaient tout un système d'ouvrages en avant, sur les côtés et en arrière, munis de nombreux abris bétonnés, reliés entre eux par des tranchées et des tunnels, le tout défendu par de solides barrages de fils de fer barbelés. De l'ouest de Lille jusqu'au nord de Reims, ces fortifications coupèrent les riches plaines du Nord, s'appuyant au sud au double massif de St-Gobain-Craonne.

Et malgré sa fissure à Quénant, la ligne Hindenburg, se dressait comme une immense chaîne de fortifications qui semblaient braver tous les assauts et couvrir Douai, Cambrai, St-Quentin et Laon.

Un journal allemand écrivit : « Notre armée ressemble à un hérisson qui se met en boule ».

Des jours pénibles étaient donc en perspective pour les armées alliées. La lutte pour la libération des peuples se poursuivait donc, plus âpre que jamais. Des milliers de vies seraient encore sacrifiées et le sang coulerait encore à flots.

Mais le droit devait triompher et délivrer l'Europe de la barbarie.

Les alliés étaient pleins de courage, alors que la Germanie haïssable sentait que de grands événements se préparaient et la confiance en la victoire finale abandonna le peuple.